



HARLEQUIN

Barbara McMahon

**LA PRINCESSE DES SABLES**



Jennie Lucas

**ENTRE LES BRAS DU CHEIKH**

Ispahan



BARBARA McMAHON

# La princesse des sables

*Traduction française de*  
SOPHIE BOUILLOT

Ispahan

 HARLEQUIN

*Titre original :*

RESCUED BY THE SHEIKH

*Ce roman a déjà été publié en 2015*

© 2007, Barbara McMahon.

© 2015, 2020, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© PREDRAG MILORADOVIC / GETTY IMAGES/TETRA IMAGES/  
ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (HarperCollins France)

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2804-3381-5

# Chapitre 1

Lisa Sullinger arrêta la jeep devant le vieux bâtiment et coupa le moteur. Le silence était total. Cela faisait maintenant six semaines qu'elle était à Moquansaid et elle adorait ces journées, où elle partait explorer seule les environs. Elle avait alors l'impression que la campagne sauvage lui révélait des secrets vieux de plusieurs siècles. Avec sa terre d'ombre naturelle, ce pays semblait sans âge. Ici, les paysages n'avaient rien à voir avec ceux qu'elle avait pu photographier aux Etats-Unis. Ce pays avait quelque chose de spécial.

Elle regarda la maison abandonnée avec fascination.

La structure en terre cuite était le seul bâtiment visible à des kilomètres à la ronde. Au loin, on distinguait les montagnes qui se détachaient dans le ciel bleu et dont les flancs étaient émoussés par les vents continuels. A plusieurs kilomètres derrière elle se trouvait le site archéologique sur lequel elle travaillait. Mais aujourd'hui, elle était de repos et en profitait une fois de plus pour explorer le pays.

Sortant de la jeep, la jeune femme prit son appareil photo et son sac. Ses grosses chaussures et son jean lui tenaient chaud mais la protégeaient du sable. Son haut un peu lâche était sa seule concession à la chaleur. Malgré sa présence ici depuis plusieurs semaines, elle n'était pas encore habituée aux températures constamment élevées. A Seattle, l'air était plus frais et beaucoup plus humide.

La végétation était rare. Quelques broussailles essayaient

de pousser près de la porte ouverte et de rares touffes d'herbe apparaissaient sporadiquement. Regardant autour d'elle, elle chercha une source d'eau. Elle avait rapidement compris que rien ne survivait sur cette terre aride sans une réserve d'eau constante. Il devait y avoir quelque part un puits ou une source, sans quoi personne n'aurait construit de maison ici.

Un escalier extérieur menait au toit plat du bâtiment. Il n'y avait pas de vitres aux fenêtres. Les murs épais gardaient l'intérieur constamment frais et les espaces ouverts servaient de ventilation. Lisa savait qu'elle trouverait un sol en terre et quasiment aucun objet ayant appartenu aux anciens habitants. La porte de bois était grande ouverte. Elle jeta un œil à l'intérieur de la maison. La pièce semblait sombre en comparaison avec la lumière éblouissante du soleil de l'après-midi. Ses yeux s'habituaient progressivement à l'obscurité. Des tas de sable s'amoncelaient dans les coins. Il n'y avait aucun meuble. Elle visita les trois pièces de la maison, essayant d'imaginer la famille qui avait autrefois vécu ici. Comment avait-elle pu survivre ? L'oasis où les archéologues travaillaient était le seul endroit à des kilomètres où l'eau abondait. Il y avait même de l'ombre, grâce aux palmiers qui entouraient le site.

Elle prit quelques photos, mais cela ne rendait pas assez bien l'atmosphère qu'elle cherchait. Charmée par la beauté rude de ce pays et par le contraste entre le sable aride et les oasis luxuriantes, les broussailles monotones et les hautes montagnes, elle voulait saisir cette splendeur pour publier un autre livre. Elle avait déjà connu un relatif succès avec deux ouvrages, mais celui-ci devait être vraiment spécial, à l'image de ce pays.

Sortant de la maison, Lisa monta l'escalier avec prudence, testant chaque marche pour s'assurer qu'elle supporterait son poids. Une fois sur le toit, elle longea les murs, sachant qu'il s'agissait des parties les plus robustes de la structure.

Elle regarda autour d'elle et esquissa un sourire radieux.

La vue était spectaculaire. Se tournant lentement vers le sud, elle contempla le changement du paysage, qui passait des montagnes couvertes de broussailles à une vaste étendue de sable plat. Elle saisit son appareil et commença à mitrailler le site.

Quand elle eut terminé, elle s'appuya contre le parapet qui entourait le toit et regarda au loin, l'esprit songeur. Moquansaid possédait une histoire ancienne. Les fouilles, sur lesquelles elle travaillait comme photographe, se situaient sur l'une des vieilles routes commerciales. Les caravanes étaient-elles passées par ici ? Elle pouvait presque entendre le bruit lourd des pas des chameaux, accompagné des cris de leurs maîtres.

Lisa se tourna de nouveau, et comprit qu'elle n'avait pas imaginé le léger grondement au loin. Est-ce qu'un orage se préparait ? Elle observa le ciel, toujours bleu et dégagé. Une légère brise venant de l'ouest caressa ses joues. Elle frissonna involontairement. Elle détestait les orages.

Jetant un œil à sa montre, elle vit qu'il était temps de regagner le site. Le dîner allait être servi dans quelques heures et elle avait soif. Il lui restait encore trois bouteilles d'eau dans la jeep, mais elle préférait ne jamais arriver au bout de la dernière.

L'escalier abrupt s'avéra plus difficile à descendre qu'à monter. Soudain, arrivant de nulle part, une bourrasque violente la plaqua au mur. Elle tenta de se retenir, mais perdit l'équilibre et glissa sur près de la moitié de l'escalier. Les arêtes rudes des marches en pierre meurtrirent ses jambes et ses mains, mais c'est l'élanement subit qu'elle ressentit dans la cheville qui l'inquiéta le plus.

S'aidant du mur, elle tenta de se relever. Une douleur fulgurante traversa sa jambe droite. Elle se laissa retomber sur le sol en gémissant. L'élanement qu'elle avait ressenti à la cheville s'était transformé en une douleur atroce.

Le grondement qu'elle avait entendu plus tôt retentit de nouveau, avec plus de force. Elle leva les yeux. Le ciel

au-dessus d'elle était toujours aussi dégagé, malgré l'intensité du vent. Celui-ci soufflait maintenant sans discontinuer. Elle se mordit la lèvre avec appréhension. Elle détestait l'orage et ne voulait en aucun cas s'y retrouver prise. Quand elle était avec d'autres, elle parvenait au moins à se contrôler quand ses horribles souvenirs l'assaillaient.

Mais s'agissait-il réellement d'un orage ? Elle regarda vers l'ouest et fut stupéfaite de voir à l'horizon ce qui ressemblait à un gros nuage marron.

A moins que sa cheville ne guérisse miraculeusement dans les cinq secondes, elle allait se retrouver sous une tempête de sable. Des images de la nuit qu'elle avait vécue, sous la pluie, quand elle était enfant, se mirent à danser devant ses yeux... La nuit où sa mère avait été tuée, elle était déjà trempée jusqu'aux os quand les équipes de secours les avaient trouvées. Lisa se rapprocha encore de la maison, essayant d'oublier le traumatisme de son enfance et cherchant un abri pour se protéger.

Ses mains étaient écorchées d'avoir tenté d'arrêter sa chute et elle pouvait à peine poser son pied douloureux sur le sol. Peut-être réussirait-elle à ramper ?

Brusquement, un homme chevauchant un cheval noir apparut à l'horizon. Elle le regarda avec stupeur galoper dans sa direction. En quelques secondes, elle reconnut la djellaba traditionnelle et le foulard arabe, dont l'extrémité recouvrait le visage de l'homme, ne laissant apparaître que ses yeux.

Le cheval ralentit à peine quand il arriva devant la maison.

— Venez, dit-il en lui désignant la porte et en conduisant déjà son cheval à l'intérieur.

— Je ne peux pas marcher, répliqua-t-elle. Je me suis foulé la cheville.

L'homme marmonna quelque chose avant de s'approcher d'elle et de la prendre dans ses bras, avec son appareil photo et son sac.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il en courant dans le bâtiment, suivi de son cheval. C'est une tempête de sable.

Il jeta un vêtement sur la tête de l'animal, puis s'enveloppa avec Lisa dans sa vaste djellaba et se laissa tomber sur le sol, contre le mur.

Elle se retrouva nez à nez avec l'étranger, assise sur ses genoux et enveloppée dans un tissu de coton qui sentait bon le soleil.

Mais avant qu'elle ne puisse protester, le vent se mit à rugir. Des grains de sable cinglants heurtèrent ses mains. Elle sentit la pression de l'air changer. Les battements de son cœur s'accéléchèrent et la peur s'empara d'elle. Lisa n'entendait rien d'autre que la fureur du vent et le bruit du sable qui fouettait la vieille bâtisse. Si elle s'était retrouvée à l'extérieur, elle n'aurait pas survécu !

Se blottissant contre son sauveur, elle oublia sa cheville, ses photos et même ses souvenirs de l'accident de voiture. Elle ne pouvait imaginer les ravages que ce vent était susceptible de causer. Malgré la protection du vêtement, elle avait l'impression que le sable s'infiltrait partout. Bougeant légèrement, elle se retrouva le nez collé au cou de l'inconnu. Elle sentit son odeur virile, mêlée au sable sec. Les hurlements du vent étaient assourdissants. Comment le pauvre cheval allait-il supporter ça ?

Le temps semblait s'être arrêté, et elle pria pour que le vent cesse. Le bruit surnaturel et le bombardement sans relâche du sable la rendaient folle. Elle pouvait à peine respirer.

Agrippée à l'étranger, elle se rappela cette nuit-là, sur une route déserte, la pluie incessante, le froid et la solitude. Au moins, quelqu'un la serrait dans ses bras aujourd'hui ! Elle n'était pas seule.

Après un temps qui lui sembla infini, le vent commença à faiblir. Elle se hasarda à ouvrir les yeux, mais ne vit que la puissante mâchoire de l'homme qui l'avait sauvée.

Quelques instants plus tard, il bougea et retira le vêtement qui les protégeait.

— Je pense que le pire est passé, dit-il en regardant par la fenêtre ouverte.

La vieille maison était envahie par le sable. Le cheval se tenait patiemment contre l'un des murs, la tête orientée vers le sol. Le vêtement que l'homme avait jeté sur sa tête était toujours en place.

Lisa était encore blottie contre l'étranger, assise sur ses genoux. Mal à l'aise, elle se redressa lentement. Quand elle leva les yeux, elle réalisa que son visage n'était qu'à quelques centimètres de celui de l'inconnu. Des yeux noirs la regardèrent en retour. Comment remercier un homme qui venait probablement de lui sauver la vie ?

Elle essaya de bouger, mais la douleur qui irradiait sa cheville lui coupa le souffle et elle retomba lourdement sur les jambes de son compagnon.

— Oh ! laissa-t-il échapper.

— Je suis désolée. Ma cheville me fait vraiment mal.

La jeune femme regarda autour d'elle, cherchant quelque chose qui pourrait l'aider à se relever. L'homme la posa avec précaution sur le sol et se leva calmement pour aller voir son cheval. Il enleva le tissu de la tête de l'animal et brossa sa crinière blanchie par le sable.

— Cela arrive-t-il souvent ? demanda Lisa en le regardant.

Quand l'homme se tourna pour l'étudier, elle retint sa respiration. Ses yeux noirs étaient impénétrables. Il avait la peau bronzée et les traits réguliers. D'habitude, elle ne qualifiait pas les hommes de beaux, surtout lorsqu'ils dégageaient autant de virilité que celui-ci, mais elle ne trouvait pas d'autres mots pour le décrire.

— Pas souvent, non. Mais on ne peut quasiment jamais les prévoir. A part votre cheville, vous allez bien ? demanda-t-il.

Il s'approcha et s'accroupit devant elle pour caresser légèrement sa peau enflée, juste au-dessus de sa chaussure.

— Ça a l'air sérieux, affirma-t-il.

Même ce léger contact la faisait souffrir.

— J'espère qu'elle est foulée et non cassée. Cela vous ennuerait-il de me raccompagner au campement ? Je ne pourrais jamais conduire jusque là-bas toute seule.

— Vous êtes seule ici ? demanda-t-il, surpris.

Il la fixa de son regard noir.

— Je travaille sur un site de fouilles archéologiques à seulement quelques kilomètres au nord d'ici.

— Le site de Wadi Hiram, dit-il avec un air de dégoût, en la fixant d'un regard furieux.

— Vous le connaissez ?

Elle remarqua aussitôt son changement d'attitude. Y avait-il un problème avec les fouilles ?

— J'étais avec mon oncle quand il a signé les papiers pour autoriser l'expédition. Pour lui, il s'agit de recherches précieuses sur une partie inconnue de notre histoire.

Il se leva, alla à la fenêtre et s'appuya contre le rebord, l'esprit préoccupé.

— Manifestement, vous désapprouvez ces fouilles, lança-t-elle.

— Effectivement. Je préférerais construire un barrage à cet endroit pour aider les habitants actuels, plutôt que d'apprendre des choses sur des ancêtres morts depuis longtemps.

— Mais c'est important de connaître notre histoire ! Cela nous permet de savoir qui nous sommes. Et les pistes des anciennes caravanes étaient capitales pour les gens qui vivaient ici, il y a des centaines d'années de cela.

Elle n'était pas historienne, mais trouvait captivant de photographier les objets découverts par les archéologues et d'écouter leurs hypothèses. Et avec son imagination débordante, elle pouvait presque voir les hommes et les femmes qui avaient vécu ici, des générations auparavant. Ce n'était pas son pays, mais elle vénérât ce qu'ils y

découvraient. Comment cet homme pouvait-il ne pas ressentir la même chose ?

— Ce qui appartient au passé doit rester au passé. Je me préoccupe davantage du présent.

Il revint vers elle et s'agenouilla dans la terre sablonneuse. Levant délicatement la jambe de la jeune femme, il commença à délayer sa chaussure.

— Ne devrais-je pas plutôt la garder ? demanda-t-elle.

— Je vais bander votre cheville avec du tissu pour éviter qu'elle enfle. En réalité, il faudrait pouvoir mettre de la glace dessus.

— C'est précisément ce qui manque par ici. Il vaudrait mieux que je retourne au campement. Mais je ne peux pas conduire...

Elle observa les longs doigts de l'inconnu qui tentaient de soigner sa blessure, avant de jeter un nouveau coup d'œil à son visage. Il s'était débarrassé de son keffieh et elle fut surprise de découvrir ses cheveux noirs, courts et impeccablement coiffés à l'occidentale. Elle était davantage habituée aux archéologues débraillés, qui n'avaient pas vu de coiffeur depuis plus de six semaines.

Il prit le tissu qu'il avait utilisé pour son cheval et le déchira pour bander fermement sa cheville. Quand il eut terminé, il se leva avant de la soulever à son tour.

Elle se retrouva de nouveau si près de lui qu'elle distingua les légers sillons au coin de ses yeux. Quel âge avait-il ? La trentaine ? Il la porta sans peine jusqu'à la jeep.

Un tas de sable s'était formé sur un des côtés du véhicule. Il posa la jeune femme sur le sol, attendant qu'elle trouve son équilibre sur son pied indemne. Lisa s'appuya sur la jeep pendant qu'il ouvrait la porte du conducteur. Puis il fit tourner la clé, faisant tousser le moteur, mais le véhicule refusa de démarrer. Il ouvrit alors le capot, pour le refermer brutalement quelques instants plus tard.

— Cette voiture n'ira nulle part pour l'instant, affirma-

t-il. Le sable encrasse tout le moteur. Vous allez avoir besoin d'un mécanicien pour la faire redémarrer.

— Elle n'est pas à moi. Elle appartient à l'équipe. Plusieurs personnes vont en avoir besoin au cours de la semaine ! s'exclama-t-elle.

Il fallait qu'elle ramène la voiture au campement, sinon, ses compagnons risquaient de ne plus lui faire confiance. Et elle adorait ses escapades dans le désert.

— Et que vais-je faire en attendant ? Je ne peux pas rester ici. Je n'ai aucun moyen de les joindre. Est-ce que vous pouvez m'amener jusque là-bas ?

Elle regarda le cheval. Il semblait assez large pour les porter tous les deux.

— C'est trop loin. Il va falloir que vous veniez avec moi. J'habite beaucoup plus près.

Lisa le fixa un moment avec incertitude. Elle ne le connaissait pas. Il lui avait juste dit être le neveu du cheikh qui avait autorisé les fouilles de Wadi Hirim. Cela suffisait-il à garantir sa sécurité ?

De toute façon, elle n'avait pas le choix. Soit elle partait avec lui, soit elle restait là, avec une jeep en panne, une cheville foulée et trois bouteilles d'eau. Si elle ne rentrait pas au site avant le dîner, ils allaient s'inquiéter, mais personne ne savait exactement où la chercher. Son indépendance allait finalement lui causer davantage d'ennuis qu'elle ne l'aurait voulu.

— Où voulez-vous m'emmener ? demanda-t-elle prudemment.

— Je n'habite pas très loin d'ici. Une fois que nous y serons, j'appellerai quelqu'un qui viendra réparer la jeep, déclara-t-il en retournant vers son cheval.

— Est-ce que vous pourrez contacter les membres de mon équipe pour qu'ils ne s'inquiètent pas ?

L'homme acquiesça tout en continuant de marcher. Quelques secondes plus tard, il reparut avec l'animal,

et la hissa sur la selle richement décorée, puis monta derrière elle.

Lisa ne mit pas longtemps à se sentir suffisamment à l'aise pour se détendre. Les pas inégaux de l'animal exacerbèrent toutefois sa douleur à la cheville. Elle serra les dents, espérant tenir jusqu'à ce qu'ils arrivent à destination. Elle essaya de se rappeler les nombreux sites marqués sur la carte que l'archéologue en chef lui avait dessinée, quand elle lui avait parlé des photographies qu'elle voulait faire. Elle ne se souvenait d'aucune habitation dans cette direction.

Quelque temps plus tard, Lisa comprit pourquoi. Deux palmiers se dressaient au loin, avec à leurs pieds une grande tente couleur sable. A mesure qu'ils s'approchaient, elle put voir un amoncellement de sable contre l'un des pans de toile. Manifestement, la tente avait été bien montée pour résister aux tempêtes de sable. Il n'y avait rien ici. Ni maison, ni électricité, ni téléphone...

— C'est là ? demanda-t-elle sur un ton dubitatif.

Elle s'attendait à voir un petit village ou au moins une habitation en dur.

— J'ai une radio à l'intérieur. Nous allons rapidement pouvoir contacter quelqu'un.

Quand ils arrivèrent devant la tente, il glissa aisément du cheval avant de la soulever de la selle et de la poser par terre.

— Je ne connais même pas votre nom, dit la jeune femme, qui se sentait résolument mal à l'aise face à la situation. Moi, je m'appelle Lisa Sullinger.

— Je m'appelle Tuareg al Shaldor. Je suis le neveu du cheikh Mohammad al Shaldor. Bienvenue chez moi.

L'homme se pencha légèrement en avant.

— Oh, mon Dieu ! Alors vous êtes un cheikh, vous aussi ? s'exclama-t-elle faiblement, à mesure qu'elle comprenait à qui elle avait affaire.

Il acquiesça d'un signe de la tête, comme si cela n'avait aucune importance.

Lisa n'en croyait pas ses yeux : elle était à côté d'un véritable cheikh ! Elle avait certes été accueillie par le vieux souverain, quand leur groupe était arrivé à Moquansaid, six semaines plus tôt, mais elle n'avait pas parlé directement au prince régnant. Et leur équipe était partie sur le site dès le lendemain.

Elle jeta un coup d'œil à la tente. Celle-ci ne ressemblait en rien à celles dans lesquelles ils dormaient au campement. Tout d'abord, elle semblait faire la taille du salon de son appartement et était suffisamment haute pour qu'ils puissent se tenir debout à l'intérieur. L'un des côtés était lesté par du sable. Comment avait-elle résisté aux ravages du vent ? Lisa regarda autour d'elle et remarqua le sable qui s'était amoncelé contre les arbres. La tempête n'avait manifestement pas été aussi violente ici.

— Ne vivez-vous pas dans la capitale ? demanda-t-elle.

— C'est ma maison, quand j'en ai envie.

De nouveau, il la souleva comme si elle ne pesait guère plus qu'une plume, alors qu'elle portait près de dix kilos de matériel photographique sur elle.

Si Lisa trouvait que l'extérieur de la tente était différent de tout ce qu'elle avait pu voir jusque-là, elle fut stupéfaite quand elle découvrit l'intérieur. Le sol n'était pas recouvert de vulgaires bâches, mais de véritables tapis multicolores, qui se chevauchaient pour le couvrir entièrement. Il faisait sombre, mais la lumière extérieure filtrait suffisamment pour qu'on puisse distinguer le divan avec sa structure boisée en volutes et les épais coussins dorés, violets et rouge vif qui invitaient au repos.

Partout autour d'elle, des objets en cuivre, des bois sombres et des couleurs chaudes... Elle mourait d'envie de photographier cet univers fascinant. Elle comprenait maintenant pourquoi son hôte en parlait comme de sa maison. Cette tente était bien plus somptueuse que toutes les demeures qu'elle avait visitées.

— Il n'y a pas de glace, mais je pense que si vous

surélevez votre pied, vous aurez moins mal, affirma-t-il en la posant sur le divan.

Sa tête n'était qu'à quelques centimètres de celle du cheikh. La voix de celui-ci était profonde, avec un léger accent. Il parlait parfaitement l'anglais alors qu'elle-même ne disait que quelques mots d'arabe, avec une prononciation sûrement atroce. Elle hocha la tête et le remercia dans sa langue.

Surpris, il la regarda tout en s'écartant.

— Je suis honoré que vous ayez appris notre langue.

— Pas vraiment. Je sais demander de l'eau aussi, mais c'est tout, confessa-t-elle.

Il se rendit à l'autre bout de la tente et prit un chiffon, posé sur une petite radio. Quelques secondes plus tard, elle l'entendit parler, sans comprendre un seul mot.

Espérant qu'il était en train de contacter le campement, elle posa l'étui de son appareil photo par terre, puis regarda à travers le viseur. Elle ne pouvait pas prendre de photos sans permission et la lumière était faible, mais quel atout ce serait pour son livre ! Une authentique atmosphère arabe, digne d'un conte des *Mille et Une Nuits*.

Reposant l'appareil photo sur ses genoux, elle s'adossa aux coussins, essayant de se mettre à l'aise. Avant cette mésaventure, elle s'était considérée comme chanceuse d'avoir obtenu ce travail sur le site archéologique. Certes, la plupart des photos qu'elle prenait étaient destinées à répertorier les objets trouvés, ce qui ne laissait guère de place à la créativité artistique. Mais elle prenait également des clichés du site à mesure qu'ils découvraient de nouvelles habitations ou d'autres fondations. Elle pourrait sans doute travailler assise, et sa cheville guérirait rapidement.

Tuareg éteignit la radio et se tourna vers elle.

— Vos archéologues vont être prévenus. Quelqu'un ira réparer la jeep demain et vous pourrez voir un médecin dans la matinée. Mais il se fait tard et la tempête de sable a provoqué des dégâts. Il serait dangereux de voyager jusqu'à la ville maintenant. Nous allons donc rester ici.

Lisa mit un moment avant de comprendre véritablement ce qu'il venait de dire.

— Rester ici ?

Elle jeta un œil à l'unique pièce. Elle était certes richement meublée, avec de somptueuses couleurs et des tentures épaisses, mais il n'y avait aucune intimité possible. Où allait-elle dormir ? Et où dormirait-il ?

— Vous voulez dire... passer la nuit ici ?

Elle n'était pas en danger, songea-t-elle quelques instants plus tard. Il la regardait à peine, semblant presque ignorer sa présence. De quoi pouvait-elle avoir peur ?

— Je vous assure que vous serez en parfaite sécurité ici, répliqua-t-il, une pointe de sarcasme dans la voix.

Lisa rougit. Elle savait qu'elle n'était pas la plus belle femme du monde, mais...

Mais quoi ? Espérait-elle qu'il simule une soudaine passion et un désir fou ?

Non, elle n'était pas le genre de femme dont les hommes tombaient éperdument amoureux.

Cependant, pendant un bref instant, elle le regretta.

## **La princesse des sables, Barbara McMahon**

Prise dans une violente tempête de sable en plein désert, Lisa est secourue par un inconnu qui la conduit jusqu'à une somptueuse oasis. Elle apprend alors que son sauveur n'est autre que le cheikh Tuareg al-Shaldor... Troublée par l'attitude tantôt empressée, tantôt distante de son hôte, la jeune femme comprend bientôt que celui-ci n'aurait qu'un mot à dire pour la retenir prisonnière dans son refuge...

## **Entre les bras du cheikh, Jennie Lucas**

Une haute stature, de splendides yeux noirs, un charisme fou. Irene est sous le charme de Sharif al-Aktoum. Pourtant, quand ce dernier lui propose de travailler pour lui, elle refuse, se méfiant de son caractère de séducteur. Mais elle sait qu'elle a désespérément besoin de cet emploi pour aider sa famille. La mort dans l'âme, elle se résout alors à accepter l'offre du cheikh, au risque de mettre son cœur en péril...

ROMANS RÉÉDITÉS - 7,10 €

1<sup>er</sup> janvier 2020



9 782280 433815



**HARLEQUIN**

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)